

**Desroches raconte au ministre**  
**l'expédition de *l'Etoile du matin* depuis sa séparation du *Vigilant*.**

===

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/26 – f°168-179

Autre copie non datée au SHD Brest, Ms.92, n°66. Cette copie rectifie plusieurs erreurs de l'autre copie.

Récit daté du 24 juillet 1770 (sur copie A.N. seulement) et joint à la lettre de Desroches au ministre du 22 juillet. Desroches raconte par le menu l'expédition de *l'Etoile du matin* depuis l'exploration de l'île de Miao jusqu'à son retour. Desroches rend avant tout hommage à Provost. Il n'oublie pas dans sa conclusion Etcheverry et Trémigon, mais surtout Poivre et le duc de Praslin. Le titre du récit est incorrect.

=====

**Extrait du Journal de M. Provost depuis sa séparation du *Vigilant***

A la vue de l'île Miao autrement appelée Majora, M. de Trémigon n'ayant pas pu parvenir à y mouiller non plus que le Sr Etcheverry, M. Provost s'obstina à vouloir se faire mettre à terre par le canot ; il y descendit en effet avec quelques hommes, et des vivres pour 3 ou 4 jours. Le canot retourna à bord ; M. de Trémigon, ainsi que *l'Etoile du matin* se tint toujours le plus près de l'île qu'il lui fut possible, courant bordée sur bordée. Il fit même le tour de l'île qu'il estime d'environ 2 lieues et demie.

Pendant ce temps, M. Provost la visitait intérieurement ; il la parcourut dans tous les sens, et quoiqu'on lui eut assuré qu'elle était couverte de plants d'épicerie, il n'en trouva aucune trace ; il est même persuadé que jamais il n'y en a eu, et qu'aucun homme avant lui n'avait abordé cette île.

Le troisième jour, M. de Trémigon envoya son canot le reprendre, et dès qu'il fut embarqué, ils firent route pour aller reconnaître Oby Major.

Etant à la vue et assez près d'Oby Major ; également à la vue mais fort loin de Xulla, M. de Trémigon fit assembler un conseil, il fut reconnu que faute de vivres, *le Vigilant* et *l'Etoile du matin* réunis ne pouvaient pas suivre la mission qui leur avait été confiée, sur quoi M. Provost se détermina quelque risque qu'on lui fit envisager et qu'il vit lui-même dans le parti qu'il prenait, prêt à tout hasarder et à tout sacrifier pour témoigner son zèle dans une occasion aussi importante. Il se détermina, dis-je, à passer sur *l'Etoile du matin*.

M. de Trémigon se dégarnit de tout ce qu'il put de vivres pour mettre *l'Etoile du matin* en état de soutenir le long voyage que M. Provost allait entreprendre. Il lui remit les plans, cartes et autres objets nécessaires aux opérations, lui donna même des munitions de toutes espèces et fortifia son équipage de quelques hommes.

M. de Trémigon fit route pour l'Isle de France, et M. Provost livré à lui-même et uniquement occupé de l'exécution de son projet, dirigea la sienne vers la pointe du N. de l'île de Séram<sup>1</sup> faisant à peu près l'E, SE. pour atterrir entre la pointe de l'O. de cette île et la baie de Saway où il y a un poste hollandais, dont on voulait connaître la force et les dispositions avant de s'y engager.

---

<sup>1</sup> Séram ou Céram.

*L'Etoile du matin* mouilla à l'endroit marqué Wayen sur la carte. Il y trouva un village peuplé de gens qui lui parurent d'assez mauvaise volonté et qui lui firent beaucoup de questions sur l'objet de sa relâche. Il leur répondit qu'il manquait d'eau et de plusieurs autres besoins de la vie, qu'il espérait trouver parmi eux de gré à gré ; mais que quoiqu'il en put arriver, ses besoins étaient si pressants qu'il était résolu de se les procurer.

Le chef de ce village portait une canne hollandaise, n'avait pas pour cela le cœur plus hollandais, mais n'était pas aussi mieux disposé en faveur des Français ; enfin pour mieux dire il n'osait pas le faire paraître.

La sagesse et la fermeté de M. Provost empêchèrent de pareils inconvénients d'avoir aucune suite. Il s'attacha en particulier à un homme âgé qui lui indiqua Saway et lui démontra la nécessité d'y aller, quoique les Hollandais y eussent un poste. Il assura M. Provost qu'il n'était composé que d'un sergent et 12 soldats presque tous français. M. Provost était déterminé à tout hasarder et trouvait à chaque pas dans son esprit et dans son zèle, des ressources pour surmonter tous les obstacles. Il partit effectivement pour Saway, il fut 3 à 4 jours à s'y rendre.

A son arrivée le sergent était absent. Le bas officier qui y était à sa place, témoigna les plus vives inquiétudes en voyant arriver un bâtiment français. Il entama questions sur questions, et aurait bien voulu renvoyer M. Provost mais il sentait bien qu'il n'était pas assez fort pour cela. Il envoya avertir son sergent, celui-ci arrivé, témoigna plus d'agitation encore, voulut prendre un ton d'autorité ; mais M. Provost l'assura toujours qu'il ne voulait que de l'eau et des rafraîchissements, lui fit sentir que quand on a faim et soif, on n'est point arrêté par des forces supérieures, et qu'à plus forte raison, si on le poussait à bout, il saurait se servir de ses avantages et se procurer par la force ce qu'on lui refusait contre tout droit humain. Le sergent sentit cette volonté, quelques bouteilles de vin et d'autres présents achevèrent de le gagner, et le déterminèrent à recevoir les Français à terre.

Rendu à ce point, M. Provost ne chercha plus qu'à acquérir des connaissances utiles ; il se lia avec un vieux soldat français qui aurait bien voulu s'embarquer sur *l'Etoile du matin* ; mais M. Provost ne voulant pas qu'il lui fut reproché d'avoir violé en rien le droit des gens, se refusa au désir de cet homme qui se contenta alors de lui confier son fils qui étant libre s'attacha à M. Provost, et s'embarqua à la vue des habitants, du sergent et de la troupe à laquelle il ne tenait en rien.

Un autre Français dégradé dans ces îles se joignit à cet homme ; ils sont tous deux actuellement à l'Isle de France. Ce sont de bonnes gens qu'il est bien essentiel de ménager et qui peuvent nous être très utiles dans la culture des plants d'épicerie.

Le vieux soldat s'était véritablement attaché à M. Provost, et lui procura la connaissance d'un naturel du pays qui n'osant pas se livrer à la vue des soldats, donna rendez-vous à M. Provost à 3 lieues plus haut dans l'est de la même île.

Il ne resta que 5 à 6 jour à Saway. Il indiqua la veille de son départ, en disant qu'il allait le lendemain faire route pour Batavia, et il partit dans la nuit pour cacher son véritable dessein. Au point du jour, il était hors de vue du poste, et moyennant cela vraisemblablement les soldats ne se sont plus inquiétés de lui.

Avant de partir de Saway, il avait appris que les Hollandais avaient totalement détruit les plants de géoflier et de muscadier dans les îles de Seram, et il est assez vraisemblable que c'est par la même raison que M. Provost n'en avait trouvé aucune trace sur l'île Miao quoique des gens très instruits et très dignes de foi eussent autrefois assuré M. Poivre que cette petite île en était couverte.

M. Provost mouilla le lendemain au rendez-vous, c'est-à-dire à 3 lieues à l'est de Saway sur la même côte. Il était extrêmement malade, et ne put pas descendre à terre. Cependant ceux qui y furent trouvèrent l'homme qui avait donné le rendez-vous quelques jours auparavant et un autre homme

échappé aux violences des Hollandais leur ennemi, et fugitif, lequel fit offre de toute sortes de services aux Français.

A cette nouvelle M. Provost ne sentit plus ni douleurs ni sa fièvre. Il se jeta dans une pirogue malgré l'avis de tout le monde, se transporta à terre, et fut joindre ces hommes desquels il attendait le service le plus important et il ne se trompait pas, comme on le verra par les suites.

Il faut remarquer que M. Provost possède la langue hollandaise, et celle du peuple malais comme la sienne propre. Toutes deux lui ont été extrêmement utiles, il a affecté de ne jamais parler hollandais et par ce moyen, il a su tout ce qu'on disait en cette langue. En parlant le malais il a eu la facilité de se mettre dans la familiarité de tous les peuples qu'il a fréquentés et qui n'ont pas d'autre langue.

Cette raison fait que M. Provost était le seul qui put réussir dans l'entreprise qui lui a été confiée ; mais le choix que M. Poivre a fait de lui, fait honneur à tous les deux par la sagacité, la présence d'esprit, la sagesse et la fermeté que M. Provost a su réunir ou séparer suivant les circonstances, dans l'exécution périlleuse des ordres qui lui avaient été donnés.

Rendu à terre, M. Provost s'aboucha avec ces deux hommes ; l'un qui lui avait donné rendez-vous, et l'autre que sa haine pour les Hollandais avait attiré à lui.

Il fut confirmé par eux dans l'opinion où il était d'aller à Amboine même, île située à l'autre extrémité de Céram.

On sait qu'Amboine est le principal établissement des Hollandais, et qu'ils y ont formé une puissance redoutable par elle-même, et par la manière dont ils l'exercent. Cela n'arrêtait point l'intrépidité de M. Provost, mais d'un autre côté pour s'y rendre, il fallait faire le tour de cette grande île, doubler la pointe de l'Est et revenir à Amboine par l'Ouest.

Tant d'obstacles réunis engagèrent les deux hommes qui s'étaient attachés à M. Provost à le détourner d'un parti aussi dangereux ; ils lui conseillèrent au contraire de retourner sur ses pas dans le nord et d'aller chercher la petite île de Geby, près la grande île de Gilolo, et vis-à-vis même de Patany, ville capitale du royaume de ce nom dans cette grande île, dans laquelle les Hollandais ont eux-mêmes un établissement.

Les habitants de la petite île de Geby vivent sous l'autorité d'un chef qui est soumis lui-même au roi de Patani.

M. Provost trouva à Geby un magnifique pays et rien que cela ; mais il sentit l'avantage inestimable d'y être caché aux yeux de tout le monde, et d'être à portée de Patani, de Lidor et de Ternate, îles habitées par des peuples, à la vérité alliés des Hollandais, mais point soumis à eux.

Un des points qui a le plus contribué à faire réussir M. Provost, c'est le respect qu'il a su faire conserver à tous l'équipage de *l'Etoile du matin*, pour les femmes et pour les mœurs des habitants de tous les lieux où il a abordé. Le peuple malais passe pour le plus méchant qui soit sur terre ; malgré cela M. Provost y a trouvé de l'humanité, de l'amitié, des secours et n'a été trahi par personne, chose presque inconcevable, et qui fait bien honneur à M. Provost.

Il chercha d'abord à son ordinaire à gagner les habitants de Geby. A force de présents il en détermina un à passer à Patani pour y chercher des plants d'épiceries. Tous les autres étaient encore sur leurs gardes, mais la façon dont le premier avait été traité en détermina encore trois à se joindre à lui. Ils s'embarquent tous quatre et vont à Patani ; ils en rapportent beaucoup de plants et de noix muscades propres à germer, mais pas un seul géroflier ni germe pour en produire.

Le roi de Patani instruit que quelques habitants de Geby étaient venus enlever des muscades sur ses terres témoigna de l'inquiétude et du mécontentement de cette opération. On en fut informé à

Geby et cela ne tranquillisa point M. Provost ; mais prévenu à l'avance, il fit ses dispositions et prit des mesures.

Deux jours après, on vit paraître dès le matin, à la pointe de la rade de Géby une flotte de près de 50 voiles ; c'était celle du roi de Patani, et il y était lui-même en personne ; tous ces bâtiments passèrent assez près de *l'Etoile du matin* sans rien dire, la flotte fut mouiller en bon ordre dans le fond de la baie.

Quelques instants après, un canot se détache de la flotte pour venir à bord de *l'Etoile du matin*. Un des favoris du roi de Patani y était dépêché par ce prince. En abordant M. Provost avec beaucoup de hauteur, il paraissait vouloir demander raison de la hardiesse qu'on avait eue d'aller prendre des muscades dans les états de son maître. M. Provost répondit sans s'intimider, qu'il n'avait pas cru offenser le roi de Patani, que même il était dans ses projets de l'aller visiter dans sa capitale et lui demander à lui-même de satisfaire au désir qu'il avait de rapporter des choses curieuses dans son pays, et particulièrement des gérofliers et des muscadiers ; d'ailleurs il combla l'ambassadeur d'honnêtetés, lui fit des présents, l'attira en particulier, et le gagna de manière qu'il assura M. Provost que son maître lui-même viendrait lui rendre visite s'il était assuré d'être reçu convenablement, et de recevoir des présents dignes de lui. M. Provost répondit que les Français ne promettaient pas ces choses là, parce qu'il leur était si naturel de les rendre, que ceux à qui elles étaient dues comme au roi de Patani, en recevraient toujours plus de notre nation qu'ils n'en auraient demandés.

L'ambassadeur content de ces paroles s'en retourna, et effectivement le roi vint lui-même l'après-midi avec un cortège ou pour mieux dire une escorte de plus de 1000 hommes. M. Provost avait préparé sa case à terre pour le recevoir avec le plus de dignité qu'il pourrait. Il avait mis tout son monde sous les armes, et il exigea que l'escorte du prince resterait à une certaine distance, tandis que le roi s'avancerait avec 10 ou 12 personnes de celles qui l'accompagnaient. Cela fut exécuté comme il le désirait. Le roi entra dans sa case, lui donna la main, reçut des présents dont il fut très content, et traita M. Provost très honnêtement et avec tant d'amitié, qu'il finit par lui dire : « Ce n'est pas ainsi que l'on parle d'affaires. Je m'en retourne à ma flotte, vous aurez soupé ainsi que moi à 10 heures du soir, je viendrai alors tout seul avec celui que je vous ai envoyé ce matin. Là nous parlerons à cœur ouvert, vous verrez combien j'ai envie d'être ami des Français, et que souverain de plusieurs peuples, je ne demande pas mieux que de me soumettre moi-même à votre roi ».

Il partit tout de suite et ne manqua pas le soir le rendez-vous qu'il avait donné. Au lieu d'être superbement vêtu et avec un appareil de magnificence comme le matin, il y vint dans le plus grand déshabillé et vêtu de la manière la plus commode relativement à la chaleur du climat.

Il est nécessaire de rappeler l'attention que M. Provost a eue dans toutes les circonstances en abordant aux différentes îles Moluques de demander si l'on avait vu un très gros vaisseau de guerre duquel il s'était séparé depuis quelques jours, et qu'il s'attendait à voir paraître d'un moment à l'autre.

D'après M. Provost je vais faire parler directement le roi de Patani pour éviter les demandes et les réponses. Le prince dit donc à M. Provost : mon royaume est tributaire de l'empire de Tidor. L'empereur lui-même dont je suis tributaire est obligé de céder aux Hollandais, mais il ne le fait qu'à regret, et j'ai été beaucoup plus heureux que lui car je suis parvenu à secouer leur joug, et jamais désormais je ne reconnâtrai leur autorité. Je me soumettrai au contraire très volontiers à celle du roi de France. Vous pouvez assurer votre maître de la fidélité avec laquelle je remplirai les engagements que je prends ici. Je pardonne aux habitants de Geby, en votre considération, la faute qu'ils ont faite en venant à mon insu, prendre des plants et des fruits de muscadier. Je vous en procurerai une plus grande quantité si vous pouvez les attendre. Quant aux gérofliers il ne m'est pas possible de vous en faire avoir cette année : les Hollandais, tandis que j'ai éprouvé leurs violences, ont détruit tous les plants qui étaient sur le bord de la mer ; il n'en reste plus que sur les montagnes qui sont habitées par les

Alphours, peuple sauvage qui ne dépend pas de moi, et qui fait même des courses continuelles sur mes sujets. Mais dans un an je parviendrai à vous en faire avoir en aussi grande quantité qu'il vous plaira, si votre maître veut envoyer ici de forces suffisantes pour ne pas craindre les vaisseaux hollandais. Je vous demande pour gage de l'amitié que nous contractons ensemble le pavillon du roi votre maître qui sera pour nous un signal auquel nous vous reconnâtrons, et qui vous répondra de ma fidélité dans toutes les occasions où vous me le verrez aborder.

Le roi de Patani voulait plus ; il voulait qu'on lui promit de lui envoyer des canons de bâtiments forts chez lui, et enfin que M. Provost signa un traité d'alliance défensif. M. Provost qui n'était pas autorisé, ne peut pas aller plus loin, et il se borne à lui donner un pavillon blanc qui quelques jours ensuite eut son effet comme on le verra.

Les Alphours habitent des montagnes inaccessibles. C'est un peuple féroce qui ne connaît ni mœurs, ni religion, ni autorité. Aucun souverain des Moluques n'a pu les dompter, et les Hollandais eux-mêmes n'y ont pas réussi. Pour cette raison le muscadier et le géroflier sont encore très communs chez eux. Mais il n'est guère possible de s'en procurer par leur voie. Le peu de sûreté qu'il y a de s'y fier, et l'intérêt que les habitants voisins de la mer ont à empêcher qu'on y aille, rendent presque impossible toute espèce de commerce avec cette nation qui fait la guerre à toutes les autres en général et qui ne connaît de bonheur et de gloire que dans la destruction de ses ennemis.

Après cette conversation le roi de Patani se retira et après avoir effectivement pardonné aux habitants de Geby, il retourna dans ses états, promettant cependant à M. Provost qu'il viendrait le revoir si cela était possible.

D'un autre côté, un jeune derviche s'était particulièrement attaché à M. Provost, et lui faisait chaque jour des nouvelles instances pour obtenir de lui un meuble dont il faisait grand cas et qu'il désirait si passionnément d'obtenir qu'enfin il lui promit de lui faire avoir des plants et des germes de géroflier à condition qu'il aurait ce meuble qui n'était qu'un appareil assez médiocre de tabagie, et un très beau mouchoir tel que ceux dans lesquels les orientaux mettent leur bétel.

M. Provost ne laissa pas échapper l'occasion, il lui promit non seulement ce meuble, mais des récompenses plus considérables s'il exécutait ce qu'il promettait. Et pour l'encourager davantage, il lui promit de plus grands, à proportion du moindre temps qu'il emploierait à son opération, en sorte qu'au bout de quatre jours il lui promettait encore de plus grands présents, un peu moins si cela durait cinq jours, et ainsi en diminuant jusqu'au dixième jour, passé lequel le derviche lui-même était convenu qu'il ne fallait plus compter sur lui. Il partit après le marché fait.

M. Provost resta à Geby où il s'occupait d'arranger ses plants et ses germes de muscadier, se disposant toujours à partir le onzième jour s'il n'avait pas des nouvelles de son derviche.

Effectivement aucune nouvelle pendant tout ce temps, M. Provost se désespérait, mais il fallut partir après ce temps écoulé. Il en sentait d'autant plus l'importance qu'il craignait d'être trahi et que les Hollandais informés de ce qu'il faisait n'arrivassent en force lorsqu'il y penserait le moins. Ses inquiétudes augmentaient à chaque instant, d'autant qu'on travaillait à Géby à lui donner des soupçons contre la fidélité du derviche. Il partait cependant à regret, regardant toujours vers la terre. Il n'en était pas à plus de trois lieues, lorsqu'il aperçut le long de la côte, un bâtiment portant pavillon blanc, et puis un second portant le même pavillon. Il ne douta pas que ce ne fut le jeune derviche et le roi de Patani lui-même. Il revira de bord et fut les reconnaître ; de leur côté ils vinrent à lui. C'était eux-mêmes en effet, et pour comble de satisfaction, ils lui apportaient une grande quantité de plants de géroflier et de germes du même plant, propres à mettre en terre. Il n'est pas facile d'imaginer quelle fut sa satisfaction ; il remplit tous ses engagements, et au-delà, avec le derviche. Le roi de son côté lui donna de nouvelles marques de sa confiance, et il les quitta bien content pour faire route vers l'Isle de France.

Mais il n'était pas encore au bout des fatigues et des dangers qu'il devait essayer. Malgré ses inquiétudes sur la saison trop avancée, il fit assez promptement sa route vers l'île de Bouro. Mais rendu là, il n'eut d'autre parti à prendre que celui de donner dans le détroit de Boutton, un coup de vent violent ne lui ayant pas permis de passer à l'est de l'île de ce nom. Ce passage est long d'environ cinquante lieues, et dans bien des endroits il n'est pas plus large que la Seine devant Paris. Il est fort fréquenté des Hollandais, et il était presque impossible de n'en pas rencontrer quelques-uns sur sa route ; d'ailleurs il est sain, on peut mouiller partout, et l'on n'y court aucun des risques de la navigation.

M. Provost était déjà rendu à la sortie de ce détroit, lorsqu'en doublant la pointe il vit à l'ancre, fort près de lui dans un enfoncement, cinq navires dont tout l'appareil lui fit juger qu'ils étaient bâtiments de guerre. Les deux plus gros étaient deux grands senaux et cette armadille était capable de détruire mille fois le petit brigantin *l'Etoile du matin*. Tous portaient pavillon et flamme hollandais, et à peine eurent-ils aperçu *l'Etoile du matin* que le commandant détacha une chaloupe pour venir reconnaître M. Provost qui de son côté ne mit aucun pavillon, mais étant tout prêt, suivant les circonstances, à en mettre un blanc ou un hollandais.

Dès qu'il aperçut la chaloupe, il fit serrer et couvrir tout ce qu'il put des caisses de muscadier et de géoflier, et profitait toujours à force de voile d'un vent favorable qui l'éloignait des navires de guerre ; il fut enfin joint par la chaloupe qui était armée jusqu'aux dents et pleine de monde. M. Provost aborda alors le pavillon et la flamme français. Il alla recevoir lui-même le pilote qui était dans cette chaloupe, lequel lui dit d'aller mouiller auprès de l'amiral hollandais. M. Provost répondit que c'était bien son intention, et que comme il allait en droiture à Batavia, il ne voulait point passer si près de lui sans prendre ses commissions. Cependant il fit descendre le pilote et tous ceux qui l'accompagnaient dans la chambre du brigantin ; là il leur fit la meilleure réception qu'il put, les accabla de questions, les fit beaucoup boire, et comme il avait ordonné au Sr Etcheverry de continuer sa route pour sortir du détroit en faisant toute la voile possible, *l'Etoile du matin* s'éloignait considérablement d'un endroit aussi dangereux.

Lorsque les Hollandais remontèrent sur le pont ils se virent à trois quart de lieues de leur commandant, mais ils n'étaient point en état de faire sur cela des observations, surtout vis-à-vis d'un bâtiment de guerre français qui ne leur devait rien et qui était le plus fort.

Ils s'embarquèrent précipitamment dans leur chaloupe et nagèrent de toute leur force pour rejoindre leur escadre. Il survint dans ce moment un grain assez violent, M. Provost en profita, en peu de temps il fut hors de la vue des Hollandais.

Il avait demandé au pilote par quel hasard il y avait une escadre mouillée dans cet endroit où il ne venait ordinairement que des bâtiments particuliers pour faire le commerce. On lui avait répondu que tout le monde à terre et même dans les vaisseaux ignorait quelle était la destination de cette escadre qui était là depuis trois mois, mais que l'amiral avait des ordres secrets dont il n'avait donné connaissance à personne. M. Provost ne manqua pas intérieurement de se regarder comme l'objet principal de cet armement, d'autant que les Hollandais avaient eu connaissance du nôtre, et savaient très bien qu'il n'était composé que du senau *Le Vigilant* et d'un bateau appelé *l'Etoile du matin*. M. Provost sentit dans cette circonstance combien il était heureux pour lui d'avoir été forcé de se séparer de M. de Trémigon, et d'un autre côté d'avoir masqué le bateau *l'Etoile du matin*, que l'on avait équipé à Manille en brigantin sans autre raison que de penser qu'il naviguerait mieux.

Il fut bientôt hors du détroit de Button, et alors, ne doutant pas que l'escadre hollandaise en tout ou partie ne fut appareillée pour le suivre, il changea sa route, et au lieu d'aller chercher le détroit de Baylly [Bali], comme il se l'était proposé, il alla attaquer celui de Combava qui passe pour être très dangereux, qui est presque inconnu et que les Hollandais eux-mêmes n'osent pas pratiquer.

Il en avait parcouru la moitié lorsqu'étant pris en calme, il fut obligé de mouiller, et vit en même temps le long de la côte cinq gros bâtiments qui mirent pavillon hollandais. Cela ne l'inquiéta pas longtemps parce qu'à l'aide d'une lunette d'approche il reconnut bientôt que c'était des naturels du pays.

Il fut lui-même à leur bord ; c'était effectivement un roi de cette île qui avait amené ses femmes à une partie de plaisir le long de cette côte. Il accueillit très bien M. Provost, lui fournit même des rafraîchissements dont il avait très grand besoin. Avec ce renfort M. Provost revint à bord de *l'Etoile du matin*, et appareilla aussitôt que le vent le lui permit.

Tout concourait à le favoriser, et à couronner ses travaux. Il traversa sans aucun accident le détroit de Combava, et le 25 du mois de mai, il se trouva en pleine mer. Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer quelle fut sa satisfaction. Il avait eu jusque là la sagesse de cacher à tous le monde, et même au Sr d'Etcheverry, la grandeur des périls auxquels ils avaient été exposés, et il avait gardé pour lui seul la crainte non seulement des événements de la mer dans une navigation inconnue, mais celle plus cruelle encore d'être égorgé à chaque instant par les naturels du pays, gens les plus féroces de l'univers, et que l'on pouvait soupçonner d'être fidèlement attachés aux Hollandais, avant d'avoir reconnu par ce voyage-ci combien ils abhorrent le joug qu'ils sont obligés de porter et qu'ils cherchent journellement à secouer.

On sait d'ailleurs à quel point les Hollandais portent la jalousie du commerce exclusif des épiceries qu'ils ont conservé jusqu'à présent. On sait trop à quels excès ils se sont portés vis-à-vis des interlopes qu'ils ont rencontrés pour ne pas sentir combien M. Provost devait être alarmé de ce côté là. S'il avait été arrêté dans le détroit de Button, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux eut été qu'on eut fouillé jusqu'au fond de sa cale, et qu'on lui eut enlevé le dépôt précieux qu'il venait d'acquérir au prix des plus vives inquiétudes et des plus pénibles travaux, mais on peut conjecturer que l'équipage de *l'Etoile du matin*, n'en eut pas été quitte pour cela, et nommément le Sr Provost dont les talents et les desseins sont connus depuis longtemps des Hollandais.

A la suite de ce détail, il est inutile de faire l'éloge de M. Provost ; on voit avec quelle constance, depuis le jour de son départ de l'Isle de France, il a médité les connaissances et les sages instructions que lui avait données M. Poivre ; comme il s'est fixé invariablement à l'exécution de son projet ; comme il s'est pour ainsi dire naturalisé les idées du chef qui l'envoyait ; comme il s'est montré dans toutes les circonstances, déterminé à toutes les extrémités plutôt que de renoncer à son entreprise. On voit avec quelle sagesse il a pris ses mesures à l'avance ; avec quelle présence d'esprit il s'est tiré de tous les embarras dans lesquels il s'est trouvé ; avec quelle sagacité il a tiré parti des événements qui paraissaient lui être les plus contraires. Enfin on ne peut s'empêcher d'admirer la fermeté avec laquelle il a bravé des périls inouis.

Rendu ici, il n'en parle à personne, et il est aussi simple et aussi modeste que s'il venait de faire un voyage de l'Isle de France à Bourbon. Cependant son opération semble assurer à cette colonie la possession d'un trésor inestimable à tout le royaume ; une branche de commerce supérieure à toutes les autres, et dont nous avons jusqu'ici payé le tribut aux Hollandais.

On ne peut pas s'empêcher de se rappeler ici que ce projet a été formé par M. Poivre en 1745, que depuis cette époque il ne l'a jamais perdu de vue, a travaillé sans relâche à multiplier les connaissances nécessaires pour amener cet heureux événement.

Cette colonie, la première à en être instruite, et la seule qui jouisse de ces fruits, [et] la France entière qui va bientôt en être informée, doivent un tribut éternel d'admiration, de reconnaissance au ministre éclairé qui a pénétré dans la retraite obscure d'un philosophe dépositaire de ce secret précieux, qui lui a fait abandonner le repos auquel il était livré, et qui l'a placé dans le lieu le plus

convenable pour l'exécution d'une entreprise que tout le monde regardait comme téméraire et impraticable.

Si d'un côté je n'ai pas eu le bonheur de concourir au succès de cette campagne glorieuse, il m'est d'ailleurs bien agréable d'avoir arraché tous ces détails à des hommes dont la modestie en aurait enseveli une grande partie dans l'oubli. Et de pouvoir leur rendre auprès de M. le Duc de Praslin la justice qui leur est due.

Je détaille dans un autre extrait les opérations personnelles de M. de Trémigon qui a toujours agi dans le plus grand concert avec M. Provost. Amis l'un de l'autre, amis communs de la besogne, ils n'ont eu qu'une âme et une volonté tandis qu'ils ont été ensemble. Si j'ai bien rendu l'extrait du journal de M. de Trémigon, il n'y a personne qui ne reconnaisse en lui un très grand officier de Marine, éprouvé par les plus grandes difficultés, les plus cruelles contradictions et les hasards continuels de la navigation la plus épineuse.

Le Sr Etcheverry mérite toutes les grâces dont il est susceptible. Il n'a pas connu tous les dangers auxquels il a été exposé, mais il a montré la plus grande intrépidité dans tous ceux qu'il a connus, et ce n'est pas encore un petit mérite à lui d'avoir exécuté les ordres du Sr Provost avec la ponctualité et la confiance aveugle qu'il y a mises.

A l'Isle de France Le 24 juillet 1770

Le Ch. Desroches

\* \* \*